VIII

L'*ALBIS* CHEZ CLAUDIEN ET CHEZ SIDOINE APOLLINAIRE

PAR A. LOYEN
Professeur au lycée d'Orléans

Il est, dans le panégyrique d'Avitus par Sidoine Apollinaire, deux vers énigmatiques (Carmen VII, 390-391) qui ont souvent provoqué l'embarras et parfois l'ingéniosité des commentateurs. Sidoine, rappelant les campagnes de son beau-père Avitus dans *le Nord des Gaules*, au printemps de l'année 455, le glorifie d'avoir obligé les Francs, qui s'étaient peu auparavant emparés de la Première Germanie et de la Belgique Seconde[1], à se confiner dans les marais de l'*Albis* :

Chattumque[2] palustri
alligat Albis aqua.

Lenain de Tillemont (*Histoire des empereurs*, VI, 259) traduit que « les Cattes (c'est-à-dire les François) se retirèrent vers l'Elbe (au delà du Rhin) » ; Baret, le dernier traducteur français de Sidoine, que « le Catte se blottit dans les marais de l'Elbe ». Tous les dictionnaires, en effet, y compris le *Thesaurus linguae latinae* en cours de publication, ne donnent du mot *Albis* qu'une traduction : *Elbe, fleuve allemand*. Et pourtant cette interprétation, appliquée au récit des exploits d'Avitus en 455, paraît absurde : les Francs ont, dès le début du v^e^ siècle, atteint la vallée de l'Es-

1. La *Germania prima* comprenait les cités de Mayence, Strasbourg, Spire, Worms ; la *Belgica secunda* les cités de Reims, Châlons, Soissons, Saint-Quentin, Arras, Cambrai, Tournai, Senlis, Beauvais, Amiens, Thérouanne, Boulogne (C. Jullian, *Gallia*, p. 81-82).

2. Les Chattes habitaient au I^er^ siècle sur le cours supérieur du Weser, dans l'actuelle province de Hesse (Tacite, *Annales*, liv. II ; *Germanie*, *passim*) ; ils s'étendent ensuite vers le Taunus et viennent attaquer Mayence, d'où les chasse l'empereur Domitien (Léon Homo, *Le Haut Empire*, p. 400) ; ce sont eux qui les premiers portèrent le nom de *Franci* quand ce nom apparut au III^e^ siècle (Jullian, *Histoire de la Gaule*, p. 542, n. 4). Pour Sidoine, *Chattum* est rigoureusement synonyme de *Francum* (le vers 390 répète le vers 372).

caut[1]; d'ailleurs Sidoine lui-même vient de déclarer que la Belgique Seconde et la Première Germanie, c'est-à-dire la région de Cambrai d'une part, de Mayence et de Worms d'autre part, ont dû céder à leurs attaques[2] et les termes employés par le poète dans les deux vers qui nous occupent impliquent non pas un recul des Barbares, mais seulement un arrêt dans leur avance (*alligat*). Ces considérations incitaient les érudits à chercher l'*Albis* sur la rive gauche du Rhin; et, dès le XVIII[e] siècle, l'abbé Dubos émettait une hypothèse ingénieuse[3]. Il rapproche les vers de Sidoine d'un passage de *l'éloge de Stilichon*, où Claudien loue son héros d'avoir ramené la paix *sur les bords du Rhin*, permettant ainsi aux troupeaux des Gaulois d'aller paître l'herbe des collines franques de l'autre côté de l'*Albis*[4], et le célèbre érudit de conclure que, même si l'on tient compte des habitudes de transhumance en usage dans certaines régions, « il est sans apparence que les habitants des Gaules ayent jamais envoyé leurs bestiaux paître au delà de l'Elbe qui, dans tout son cours, ne s'approche qu'à la distance de plus de soixante de nos lieues du Rhin, dont le lit servoit de limites aux Gaules »; puis, renvoyant à la *Notitia Galliarum* d'Adrien de Valois, l'abbé Dubos déclare, péremptoire : « L'*Albis* coule dans la cité de Tongres; c'est l'*Alve* (ou *Albe*), rivière des Ardennes, qui entre dans l'Ourte, laquelle se jette dans la Meuse. — Il est vrai, ajoute-t-il, que l'Alve s'appelle en latin *Alba*, et non pas *Albis*, comme Claudien a écrit; mais ce poète aura cru qu'il lui était permis de changer, pour rendre son vers plus harmonieux, la dernière syllabe de ce mot, et il aura pris cette licence avec d'autant moins de scrupule qu'elle ne déguisoit point le mot propre dont il s'agit. Quelle que soit la terminaison du mot, qu'on dise ou *Albis* ou *Alba*, il donne également à connaître que son origine vient de ce que le fleuve qui le porte a les eaux blanchâtres. » Dom Martin Bouquet, en termes chaleureux, félicite l'abbé Dubos de sa trouvaille[5], et c'est encore l'interprétation à laquelle s'arrêtent, en

1. Halphen, *Les Barbares*, p. 23.
2. *Carm. VII*, v. 372.
3. Dubos, *Histoire critique de la monarchie française*, t. I, p. 201 et 524.
4. Claudien, XXI, 196-227; *de laudibus Stilichonis*, liv. I :

« Edomuit Rhenum...
Ut iam trans fluvium, non indignante Caïco,
Pascat Belga pecus, mediumque ingressa per Albim
Gallica Francorum montes armenta pererrent... »

5. M. Bouquet, *Rerum Gallicarum et Francicarum scriptores*, t. I, p. 771.

1836, Grégoire et Collombet, spécialistes de la basse latinité et traducteurs de Sidoine[1].

Le jeu subtil des hypothèses n'était pas terminé. Tout récemment, en 1921, l'Académie des incriptions et belles-lettres entendait une communication de M. Camille Jullian sur le sens à donner au mot *Albis* chez Claudien[2]. L'éminent historien examine précisément le vers de l'*éloge de Stilichon* sur lequel nous avons vu l'abbé Dubos appuyer son argumentation. Il commence par écarter les interprétations antérieures[3] : celle d'Adrien de Valois, proposant de corriger *Albim* en *alveum*, qui désignerait alors le *lit du Rhin* (les troupeaux gaulois traverseraient le Rhin pour se rendre sur les collines franques) ; celle de l'abbé Dubos, qui a été amené à rechercher l'*Albis* en Belgique par une autre hypothèse gratuite (Dubos a toujours soutenu en effet, mais sans preuves, que les Francs étaient, dès le IVe siècle, domiciliés dans la cité de Tongres) ; celle de Lehuërou qui, dans son *Histoire des institutions mérovingiennes*[4], accepte pour *Albis* le sens d'*Elbe* et s'efforce de montrer que les Francs allèrent jusque-là ; celle enfin d'autres commentateurs qui ont corrigé *Gallica armenta* en *Cimbrica armenta* et ont vu dans le texte de Claudien on ne sait quel contrat entre les Cimbres du Jutland et les Francs de la Basse-Allemagne[5]. Et M. Jullian en arrive à son hypothèse. A son avis, *il ne peut s'agir d'un fleuve* dans le vers litigieux de Claudien. « Je ne me représente pas, écrit-il, des bestiaux passant à travers un fleuve. L'expression *mediumque ingressa per Albim* évoque plutôt le passage à travers forêts ou montagnes. » Or, poursuit le grand historien de la Gaule, il existe sur la rive droite du Rhin un massif montagneux, la *Rauhe Alp* ou Jura de Franconie, que les Anciens connaissaient bien. Ptolémée, dans sa description de la Grande Germanie, le signale à ses lecteurs : « Les montagnes qui avoisinent les sources du Danube portent le même nom que les Alpes. Elles coupent transversalement la Germanie. » Bien plus, deux

1. J.-F. Grégoire et F.-Z. Collombet, *Œuvres de Caius Sollius Apollinaris Sidonius, Carm. VII*, v. 391, note.

2. *Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1921, p. 250-253.

3. M. Jullian renvoie à l'édition de Claudien par Jeep.

4. Lehuërou, *Histoire des institutions mérovingiennes*, p. 81.

5. M. Jullian omet la correction de Mommsen, *Alpim* = « die schwäbische Alp » (*M. G. H., auct. antiq.*, X, *carm. XXI*, v. 226).

autres textes nous donnent le nom latin de ce massif : il s'appelait *Alba*. Vopiscus, l'un des écrivains de l'*Histoire Auguste*, parlant des victoires de Postume, l'empereur gallo-romain[1], écrit qu'il rejeta les Germains *ultra Nicrum et Albam* « au delà du Neckar et de l'*Alp de Souabe* ». Le panégyriste de Maximien nous parle lui aussi de cette Alpe, *Alba*, lorsqu'il montre la paix rendue à la Germanie jusqu'aux régions que sillonne *horridus Alba*, et c'est à tort que, dans ce passage, les éditeurs allemands[2] ont corrigé *Alba* en *Albis* : l'épithète *horridus* ne se dit pas d'un fleuve, mais d'une montagne; le panégyriste, du reste, ne fait, dans ce passage, que traduire Ptolémée. Et M. Jullian, après avoir proposé du vers litigieux de Claudien la traduction suivante : « Ayant franchi l'Alpe [de Souabe], les troupeaux de Gaule s'en vont paître dans les montagnes des Francs, c'est-à-dire quelque part en Franconie », conclut : voir dans *l'éloge de Stilichon* mention de l'Elbe serait prêter à Claudien une « ânerie géographique »; au contraire, le sens de tout ce passage s'éclaire, même sans correction de texte, si l'on admet qu'*Albis* désigne l'*Alpe de Souabe*, voisine de la frontière[3].

A la séduisante hypothèse de M. Jullian on peut opposer plusieurs arguments :

1° Il n'est pas du tout sûr que la Franconie fût, à la fin du IVe siècle, habitée par des Francs. M. Jullian ne l'admet-il pas lui-même quand il écrit, à une autre page de son œuvre immense (*Histoire de la Gaule*, t. VII, p. 39, n. 1)[4] : « *Je me demande* si la Franconie ne s'appelait pas déjà [fin du IIIe siècle] du nom des *Franci*, *peut-être*[5] par suite d'un déplacement vers l'Est des Chattes qui sont des Francs »; et, pour étayer cette nouvelle hypothèse, M. Jullian cite précisément le vers si discutable de *l'éloge de Stilichon* : « Chez Claudien (*de cons. Stil.*, I, 266), les Franci sont rapprochés de l'*Albis*, qui désigne ici les montagnes de la Souabe et de la forêt hercynienne[6]. »

1. C'est un lapsus ; il s'agit en réalité de Probus (Vopiscus, *Probus*, p. 13).
2. Baehrens, *XII panegyrici latini*, 3, 16.
3. Cf. Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz*, I, Alba.
4. Le tome VII de l'*Histoire de la Gaule* a été édité en 1926, c'est-à-dire cinq ans après la communication résumée ci-dessus.
5. C'est nous qui soulignons les expressions *Je me demande* et *peut-être*.
6. On pense généralement que le nom de *Franconie* est très postérieur au IVe siècle; il vient des « Francs de l'Est » établis dans cette région par Thierry et

2° Deux autres fois dans son œuvre, Claudien emploie le mot *Albis* et, dans l'un au moins de ces passages, l'*Albis* est un fleuve et un grand fleuve, puisqu'il est mis sur le même rang que le Danube et le Rhin[1].

3° Sidoine, composant son panégyrique d'Avitus, imite constamment l'*éloge de Stilichon*[2]. En particulier, un indice important prouve que les vers de Sidoine où surgit si étrangement l'*Albis* sont directement inspirés de la course triomphale de Stilichon des sources du Danube à l'embouchure du Rhin[3]. Or, à moins de soixante ans d'intervalle, Sidoine a vu dans l'*Albis* de Claudien un fleuve, non une montagne[4].

Il s'agit maintenant de rechercher ce fleuve. Étudions de près les trois textes de Claudien rapportés ci-dessus[5]. Ces trois textes sont des éloges grandiloquents et hyperboliques de Stilichon ou de Marie, l'épouse de l'empereur Honorius. L'exagération est le caractère le plus évident de ces panégyriques : Stilichon, en moins de quinze jours, seul, sans escorte, sans combat, soumet tous les barbares riverains du Rhin depuis les sources du fleuve jusqu'à son embouchure. Le succès est si complet que le « romain » peut désormais, sans danger (et pourtant nous sommes en 396 après

Clotaire, fils de Clovis, après leur victoire sur les Thuringiens. « La région entre le Mayn et le Thüringerwald fut colonisée par les Francs qui lui ont laissé leur nom, la Franconie [après 531] » (F. Lot, *La fin du monde antique*, p. 377).

1. *1er texte :* Epithalame d'Honorius et de Marie (*M. G. H., auct. antiq.*, X, *carm. X*, 278) :

« ... Jam te venerabitur Ister;
Nomen adorabunt populi; iam Rhenus et *Albis* v. 278
Serviet; in medios ibis regina Sicambros. »

2e *texte :* Panégyrique sur le quatrième consulat d'Honorius (*carmen VIII*, 452) :

« Et Rhenum pacare iubes : volat ille [Stilicho] citatis
Vectus equis, nullaque latus stipante caterva...
Imploratque tuum supplex Alamannia nomen.
Bastarnae venere truces; venit accola silvae
Bructerus Hercyniae; latisque paludibus exit.
Cimber, et ingentes *Albim* liquere Cherusci. v. 452

2. Geisler, *Loci similes*, p. 395, dans l'édition de Lütjohann (*M. G. H., auct. antiq.*, VIII).

3. Sidoine, *carm.* VII, 390 :

« Chattumque palustri
alligat Albis aqua; vixque *hoc ter mens-* [*trua totum*
luna videt, iamque...

Claudien, XXI, 218 :

Tempore tam parvo tot proelia san- [guine nullo
Perficis, *et luna nuper nascente profec-* [*tus*,
Ante redis quam plena fuit. .

4. L'expression *aqua palustri* le prouve assez.

5. *Carm.* X, 278; VIII, 452; XXI, 226.

J.-C.), s'enfoncer dans les profondeurs les plus mystérieuses de la forêt hercynienne et même attaquer de sa hache les chênes sacrés[1].

D'autres indices rendent suspects les renseignements historiques donnés par le poète : presque tous les noms des peuples germaniques dont il proclame le dévouement à Stilichon sont périmés. Les Sicambres et les Bructères sont depuis longtemps fondus dans la confédération des Franci[2]; les Chérusques ont, depuis le IIIe siècle, disparu de l'histoire[3]; les Cimbres n'ont plus reparu dans les récits des historiens depuis Tacite et Ptolémée[4]; les Chauques ont cédé la place aux Saxons[5]. Les Bastarnes, dont on ne parlait plus depuis un siècle, sont situés par Claudien à la fois près du Rhin et en Thrace[6] et les historiens modernes n'accordent généralement aucune valeur à ces témoignages contradictoires[7]. Tous ces noms de peuplades qui n'étaient plus dans la bouche des hommes de guerre ne peuvent avoir été trouvés par le poète que dans les livres.

Claudien lui-même d'ailleurs, dans deux au moins des trois passages où il évoque l'*Albis*, a pris, semble-t-il, la peine de nous indiquer sa source essentielle : Tacite; il met en parallèle Stilichon et les Drusus, c'est-à-dire Drusus major et Germanicus, son fils[8]. Pour se convaincre de l'imitation, il suffit de rapprocher les textes.

Au livre premier des *Annales* (chap. LIX), Arminius, dans un violent discours aux Chérusques, rappelle avec indignation la conquête par les Romains des pays situés *inter Albim et Rhenum*. Au livre II (chap. XIX), les Chérusques, vaincus près du Weser, songent à s'enfuir *trans Albim*. Un peu plus tard (liv. II, chap. XXII), Germanicus élève un trophée d'armes pour célébrer sa victoire sur les nations qui habitent *inter Rhenum Albimque*, et le récit de ses

1. *Carm.* VIII, 441 sqq.; XII, 196 sqq.
2. Halphen, *Les Barbares*, p. 4.
3. L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung* (dans *Quellen und Forschungen...*, 1910) : *die Langobarden*, p. 434.
4. L. Schmidt, *op. cit.*, 1911-1912, *die Kimbern, Teutonen und Ambronen*, p. 17-18.
5. L. Schmidt, *op. cit.*, 1911-1912, *die Chauken und Sachsen*, p. 37.
6. Claudien, *carm.* VIII, 450, et XXI, 96.
7. Ihm, dans *Pauly-Wissowa*, art. Bastarnae; L. Schmidt, *op. cit.*, 1910, *die Bastarnen*, p. 465.
8. Claudien, *carm.* VIII, 455 : « Nobilitant veteres Germanica foedera Drusos... »; *carm.* XXI, 193 : « Cedant, Druse, tui, cedant, Traiane, labores. »

campagnes se termine par cette phrase sur le triomphe (chap. XLI) : « a. d. VII Kal. Iun. triumphavit de *Cheruscis Cattisque* et Angrivariis, quaeque aliae nationes *usque ad Albim* colunt ». De ces divers passages des *Annales*, Claudien a conclu que les Chérusques habitaient sur les bords de l'Elbe (ce qui est une erreur historique)[1] et, pour louer Stilichon d'avoir soumis les Barbares du Rhin, il nous montre les Chérusques quittant l'*Albis* pour venir s'incliner devant le conquérant, *parce qu'il n'a aucune idée de la distance qui sépare les deux fleuves*. Il suffit d'examiner de près les références données par le *Thesaurus* au mot *Albis* pour se convaincre que cette « ânerie géographique » n'a rien de surprenant chez un Romain, même lettré, du IVe siècle.

Tacite déjà, à la fin du Ier siècle, n'écrivait-il pas, au chapitre XLI de la *Germanie*, que l'Elbe, autrefois si célèbre, n'était plus connu de son temps que par ouï-dire[2], et c'est peut-être pour cette raison que le scrupuleux historien ne donne jamais au cours de son récit, ni dans les *Annales* ni dans la *Germanie*, d'indication itinéraire permettant à ses lecteurs de préciser la situation de l'Elbe par rapport au Rhin[3]. Les érudits et les géographes, Pline l'Ancien, Pomponius Mela, Solin se contentent d'énumérer les fleuves de la Germanie. Pour Florus, il semble que l'Elbe se trouve entre la Meuse et le Weser. Il loue Drusus d'avoir placé des garnisons un peu partout dans les provinces conquises, en particulier sur la Meuse, sur l'Elbe et sur le Weser[4]. On a voulu corriger son texte et on lit *Amisiam* (l'Ems) au lieu de *Mosam*, *Lupiam* (la Lippe) au lieu d'*Albim*[5], mais les manuscrits sont formels; pourquoi ne pas admettre que Florus ait pu pécher par erreur? On trouve d'ailleurs, moins de deux siècles plus tard, une

1. Les Chérusques habitaient au Ier siècle sur le cours moyen du Weser (Tacite, *Annales*, *passim*).

2. Tacite, *Germanie*, ch. XLI : « In Hermunduris Albis oritur ; flumen inclutum et notum olim, nunc tantum auditur. »

3. Un seul écrivain, Velleius Paterculus, II, 106, donne une indication précise, mais c'est une erreur; la distance indiquée est double de la distance réelle « ad quadringentesimum milliarium ». Cette indication passa inaperçue, comme le prouvent les textes postérieurs sur l'*Albis*.

4. Florus, *Epit.*, 4, 12, 26 : « Praeterea in tutelam provinciarum praesidia et custodias ubique disposuit, per Mosam flumen, per Albim, per Visurgim. Nam per Rheni quidem ripam quinquaginta amplius castella direxit. »

5. Corrections de Domaszewski, *Westdeutsche Zeitschr.* Korr.-Bl. XXII (1902), 91, rapportées avec beaucoup d'éloges par L. Schmidt, *op. cit.*, 1913, *Die Angrivarier und Cherusker*, p. 99, n. 4.

bévue encore plus significative. Voici ce qu'écrit Aelius Spartianus, l'un des écrivains de l'*Histoire Auguste*, retraçant la vie de Didius Julianus, ce riche Romain qui acheta l'empire après la mort de Pertinax[1] : « Il fut longtemps gouverneur de la Belgique; *c'est là* qu'il repoussa une attaque des Chauques, peuples de la Germanie, qui habitaient sur les bords de l'Elbe[2]. » Est-il besoin de solliciter ces textes pour admettre qu'au début du IVe siècle l'Elbe avait, dans les esprits, effectué un étonnant déplacement vers l'ouest et pour conclure que l'*Albis* chez Claudien a perdu toute réalité géographique; c'est simplement un souvenir littéraire, dont l'emploi s'explique moitié par l'entrainement de l'hyperbole, moitié par ignorance.

A plus forte raison chez Sidoine. Il est facile de relever dans les vers du panégyrique d'Avitus, qui ont été à l'origine de notre enquête, à la fois un souvenir précis de Claudien et une réminiscence des *Annales*. L'Elbe est devenu pour Sidoine « le fleuve marécageux du pays qu'habitent les Francs ». Les Francs, au cours des siècles, se sont déplacés; l'Elbe les a suivis. L'autre passage de son œuvre où Sidoine emploie le mot *Albis* est, à cet égard, significatif (*carmen XXIII*, 244) : faisant, vers 465, l'éloge hyperbolique de Consentius de Narbonne et de ses qualités diplomatiques, il s'écrie : « Si les Barbares venaient à rompre les traités, toi seul serais capable de les apaiser. Tu pénétrerais à Tongres, sur les bords du Wahal, du Weser, *de l'Elbe et des marais les plus reculés des Francs*, au milieu de la vénération des Sicambres[3]. »

Chez Sidoine, les fleuves sont comme specialisés : l'Ister (le Danube) est le fleuve scythique des Massagètes (*Epist.* VIII, 12, 3; *carm.* VII, 44); le Rhin, celui des Sicambres (*carm.* VII, 43); l'Elbe, nous l'avons vu, celui des Francs, le Tanaïs (le Don), celui

1. En 193.

2. *Scriptores historiae augustae* (Teubner, t. I), A. Spartianus, *Didius Julianus*, 1, 7 : « Inde Belgicam sancte ac diu rexit. *Ibi* Cauchis, Germaniae populis, qui Albim fluvium adcolebant, erumpentibus restitit... »

3. Sidoine, *carm.* XXIII, 241-246 :

« Hinc si foedera solverentur orbis,
Pacem te medio darent feroces
Chunus, Sauromates, Getes, Gelonus;
Tu Tuncrum et Vachalim, Visurgin, Albin,
Francorum et penitissimas paludes
Intrares venerantibus Sygambris. »

des Huns (*carm.* V, 479) ; et à l'origine de cette spécialisation se trouve non pas une curiosité de voyageur ou de savant, mais un simple souvenir littéraire ; il semble que le monde se soit figé pendant les siècles qui séparent Sidoine de son modèle. C'est un bel exemple de l'absurdité tyrannique de l'imitation. Les Massagètes du Danube ne sont qu'un souvenir de Lucain[1], les Sicambres du Rhin un souvenir de César[2], les Huns du Tanaïs un souvenir de Claudien[3]. Il serait vain, par conséquent, et dangereux de chercher dans tous les passages que nous avons examinés de Claudien et de Sidoine des précisions historiques ; mais il peut être intéressant pour l'histoire de la littérature de mettre en lumière la tyrannie et la malfaisance d'un procédé de travail trop cher aux écrivains de la basse latinité[4].

André LOYEN.

1. Lucain, II, 52.
2. César, *De bello Gallico*, t. VI, ch. XXXV à XLII.
3. Claudien, *passim*.
4. On retrouve la même imprécision sur l'*Albis* au VI^e^ siècle chez Fortunat, *Appendix*, II, 28. Le *Ravennate* (VIII^e^ siècle) considère l'*Albis* à la fois comme un fleuve et une région (*Ravennate*, p. 28, 2 : « Daniae ad frontem Alpes vel patria Albis » ; cf. aussi p. 213, 12).